

Robert Silhol

ANGST (*suite*)

La Section V de *Inhibition, symptôme et angoisse*, on s'en souvient, se terminait par un "portrait" peu flatteur de ce moi dont nous tentons de définir la place dans le schéma général par quoi Freud illustre le fonctionnement des mouvements de l'âme. J'ai dit "la place", on peut aussi dire "la fonction". Et je dois redire que dans la recherche d'une solution au problème que nous pose l'angoisse cette instance ne m'inspire guère confiance, au moins en ce qui concerne l'efficacité de son action « défensive », et je persiste même, finalement, à mettre en question la nature de ce concept ambigu de « défense ». Je parle, naturellement, de l'aide que le sujet peut attendre d'une telle instance, d'une telle force.

Il reste qu'une chose est clairement établie dans le texte de Freud et c'est que "ça et sur-moi" se livrent un combat sans merci. C'est un combat, dit Freud--peut-être en passant, mais on peut bien tenter d'en donner une interprétation--, c'est un combat, donc, qui est là "depuis le début", et je pense que nous pouvons lire la remarque comme une référence aux origines, soit à la fameuse barre avec quoi tout a commencé. Cela nous aidera plus loin.

"Ça et surmoi", en tout cas, cela se comprend aisément, et on remarquera en outre que rien n'est plus freudien: d'un côté, je l'ai déjà dit, la pulsion (plutôt qu'un désir encore à définir), de l'autre ce qui empêche, ce qui inhibe, ce qui interdit que l'on passe la barre. Bon. C'était peut-être aller un peu vite en besogne que de déjà dire "surmoi" au lieu tout simplement de barre, de première perte, d'incomplétude, mais ce qui importe et qui est maintenant formellement établi c'est que nous avons affaire à une structure à deux places: soit ce "conflit suraigu" (SFOC, XVII, 236) qui oppose deux instances, deux forces: --->|<---. On comprendra alors qu'à partir de là, dans un tableau si clair, notre premier problème sera de savoir où situer le moi. Parce qu'il est toujours là, ce moi, dans le discours de Freud, et ce qui est avancé c'est qu'il se trouve tout de même "englobé dans ce conflit" (236). Il nous reste par conséquent à savoir de quelle manière.

C'est bien à la résolution de ce problème, je pense, que s'attache la Section VI, un peu au fond comme un complément, sinon comme une réponse, aux dernières lignes de la section précédente. On aurait pu croire, pourtant, que la cause était entendue et que rien de bon ou en tout cas de vraiment efficace ne pouvait venir de ce moi "restreint à l'extrême" (236) et qui avait failli, on s'en souvient, mais Freud persévère et tente bien de faire une place à ce qu'il voit comme un troisième agent dans le "combat" qu'il vient de décrire. Et à ce point, je me demande si nous nous trouvons là en face d'une tentative de résolution, en face d'une *réponse* à la question qui touche à la place du moi, ou si au contraire ces premières lignes de la Section VI ne constituent pas plutôt une *retouche* au discours qui précède, quelque chose comme les repentirs d'un peintre. Et en effet, après avoir tant insisté sur "la complète faillite des efforts de défense initiaux" (236), ne voilà-t-il pas qu'on nous parle des activités de "ce moi inapte à la médiation"!

Est-ce que c'était là, après ce constat d'échec que rapportaient les dernières lignes de la Section V, une façon de dire qu'on aurait bien aimé que le fameux moi ait pu jouer ce rôle de médiateur, mais que, malheureusement, tel n'avait pas été le cas?

Ce qui est certain, c'est que dès la première ligne de VI et immédiatement après *Kampfe*, on va nous

parler des "deux activités" du moi "formatrices de symptômes" comme si était mis de côté tout ce qui venait d'être dit sur l'inaptitude de cet agent et sur l'échec de ses "efforts". Et c'est aussi, je crois, malgré "combats", une façon de passer à autre chose (pour ne pas dire une fuite).

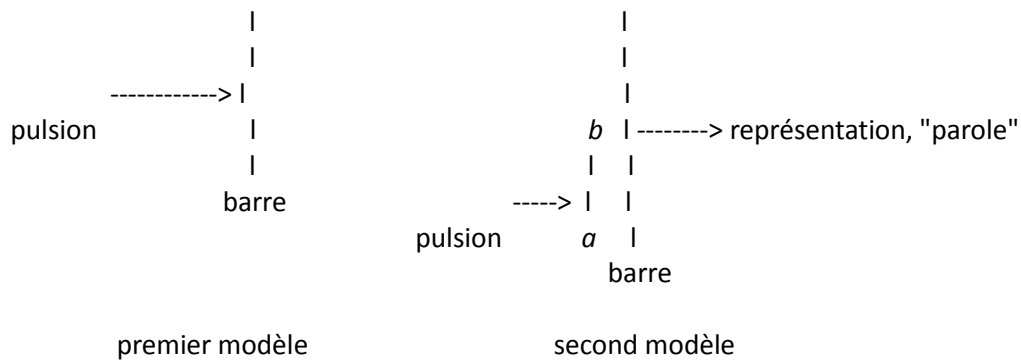
Durant ces combats on peut observer deux activités du moi formatrices de symptômes, qui méritent un intérêt particulier [...] (236)

Bien entendu, c'est seulement parce que cette action de ce que Freud appelle le moi a pu être observée--il le dit--qu'il peut en parler. Entre un moi actif et un moi inapte, il n'y aurait peut-être pas de contradiction. Et au fond, c'est vrai, à y bien réfléchir, on peut être à la fois actif et inapte, je veux dire incapable d'obtenir quelque résultat que ce soit tout en multipliant les "gesticulations". J'irai même plus loin, cette première phrase de Freud nous livre sans doute une information essentielle quant à la nature de ce qu'il appelle *das Ich*, le je, et cela en dépit même de l'effort qu'il va faire pour redorer le blason de ce moi si maltraité un instant auparavant.

Redorer le blason, donc, il va le faire en dessinant ce portrait d'un moi "actif" dans la formation des symptômes, mais tout de suite on peut se demander si ce n'était pas là aller trop vite en besogne. Dans la structure à deux places, en effet, où *barre* s'opposait à *pulsion*, il ne semblait pas, nous venons de le remarquer, qu'il y eût assez de place pour un troisième agent. Pour parvenir à insérer notre troisième larron dans ce que j'appelle ce schéma freudien originel, il fallait qu'il utilise une autre structure, tout aussi freudienne et presque aussi originelle au reste, un modèle qui comporte trois places ou qui corresponde à trois mouvements distincts. Ce schéma, depuis longtemps il l'avait à sa disposition, et c'était celui qui faisait une place à la *représentation*, soit à la transformation d'une pulsion en un désir particulier, structure à trois places où la notion de substitution qu'il avait inventée dès son travail sur le rêve trouvait tout naturellement sa place. Il s'agit tout simplement de la figure qui rend compte de la poussée de la pulsion (I) à quoi la barre, dans un premier temps, oppose son refus de passage (II), puis du contournement de cette interdiction (III) grâce à la mise en jeu d'un substitut, bref passage du O qui représente un absolu, un idéal, au o' qui en est une représentation, un symbole, soit trajet de *a* à *b* dans mon dessin, ou encore, séquence fondamentale déjà plusieurs fois rencontrée: pulsion/barre/signifiant.

Les deux modèles sont bons, bien entendu, le second découlant du premier, et le complétant, mais cette nouvelle présentation de l'activité du moi appelle cependant plusieurs remarques.

Pour commencer, insérer un moi actif là-dedans--oublions son inaptitude--c'est à l'évidence en changer la fonction, le rôle. En effet, le glissement du premier au second modèle, c'est-à-dire le passage d'une représentation du processus de refoulement à ce qui n'en est en vérité que la conséquence ou la suite abandonne le débat sur la nature de ce refoulement pour passer à la "résolution" du problème qu'il pose, soit le recours à une solution de "compromis" où est contourné l'interdit représenté par la "barre", paraissant bien en passant rendre le moi responsable de cette "action" sans plus d'explication. J'avais cru comprendre, j'avais interprété, que ce mouvement de retrait, ce "tournant" face à la barre refusante n'était rien d'autre qu'un réflexe naturel, instinctif, face à l'obstruction, comme lorsque l'eau rencontre un barrage. En attribuer la responsabilité au moi me semble un saut dans la logique du raisonnement. Certes, il s'agit du constat fait par Freud: c'est bien ainsi que les choses se passent, mais peut-on dans ce cas présenter ce mouvement d'évitement de la barre comme "une belle illustration de [la] tendance et de [la] technique" (236) du moi? Car où est-il, ce moi, là-dedans et de quoi est-il fait? Plus simplement, et j'en ai déjà fait la remarque, comment peut-on à présent attribuer à la force qui refoulait (ou, pour être tout à fait précis, qui aidait les forces refoulantes dans leur tâche, je vais y revenir) à tenir à présent le rôle de maître d'oeuvre de l'évitement de la barre interdictrice, ce que j'appelle le tournant ou la déviation?



On a vu la première objection, ce qui d'entrée ne manque pas de venir à l'esprit: je le redis, il est tout à fait contradictoire de confier à l'agent chargé dans un premier temps de refouler la pulsion (1) et d'aller ensuite, dans un deuxième temps, à l'encontre de cette première injonction. Certes, le passage de la barre, on le sait bien, d'abord n'est que symbolique, puis ne peut se faire qu'au moyen d'un représentant que nous dirons voilé. Mais il y a plus: comment en effet passer dans ce deuxième temps du contournement de la barre à la *production active* de symptômes soit à la sélection, à la "formation", de ce représentant voilé, justement? Car ce n'est pas seulement l'évitement (2) de la barre que Freud confie à ce moi "actif", mais le choix d'un trajet donné de *a* à *b*, je parle ici du contenu symbolique de ce trajet, et on peut même dire sa signification. Tout le problème est à vrai dire là et j'y reviens pour que tout soit bien clair: alors que nous étions encore à chercher pour le moi une place dans le schéma général, dessin qui, en décrivant les forces en jeu, illustrerait son rôle effectif, voilà que le raisonnement saute d'une "activité" à l'autre (et même peut-être d'*inaptitude* à *activité*) et passe de *détournement* à *production* de symptôme.

Quelle peut-être la signification de la contradiction qui apparaît ici: inapte mais actif, refoulant mais contournant, silencieux sur ce qui est refoulé mais productif de sens? Une hypothèse se présente: ce qui est éludé dans le raisonnement en question n'est autre que la nature spécifique du trajet qui va de *a* à *b*, c'est-à-dire la nature du choix par chacun de nous d'un mode de symbolisation particulier, contenu proprement sémantique, de l'ordre de la signification, oui, et bien entendu du désir d'un sujet. Toutes choses, on s'en doute peut-être, qui ne sont pas sans lien avec l'angoisse et le surmoi. En un mot, l'insistance sur l'énergie, et même sur une énergie unique, qui anime tout le processus--de poussée de la pulsion, de refoulement et de production du symptôme...ou de 'parole'-- et qui est le résultat d'une observation tout à fait rigoureuse, ne permet pas, pas encore en tout cas, de prendre en compte le contenu, la signification, du fameux trajet.

On peut parler d'hésitation ou, mieux, d'ambiguïté, et une telle ambiguïté n'a rien d'étonnant si on prend conscience de l'extraordinaire difficulté qu'il peut y avoir eu à manier ainsi un concept si incompréhensible que celui d'inconscient, un concept, finalement, inventé par Freud, même si d'autres ici et là en avaient timidement fait l'hypothèse, sans du reste en dire grand chose. Et ce que je trouve intéressant c'est que le raisonnement que tient Freud en 1925 rappelle tout à fait celui qu'il tenait déjà en 1915, soit dix années plus tôt, dans ses deux textes sur le refoulement et l'inconscient. Au fond, ce qu'il soutient en 1915 à propos de cette bizarre notion de "préconscient" qu'il a glissée entre *Cs* et *Ics* renvoie tout à fait à ce qu'il dit en 1925 sur le moi. Il ne fait pas de doute en effet que dans le modèle que nous examinons à présent, celui de 1925, le moi tient tout simplement dans la structure la place qu'occupait le fameux *Pcs* des textes de 1915. C'est cet *espace*, entre *a* et *b*, dont je tente d'analyser la nature, aidé en cela par tout le travail de débroussaillage essentiel conduit par Lacan (Voir "Relire Freud: l'Inconscient", *Gradiva* Vol. VIII, N.2). Déjà, en effet, on peut saisir dans les deux textes de Freud tout ce que le concept d'inconscient a de contradictoire, c'est-à-dire au fond d'incompréhensible et même d'inacceptable, voire de terrifiant. Mais aussi, bien

sûr, et c'est pour nous le plus important, on peut en même temps, comme entre les lignes, y saisir ce qui le fonde (3), ce qui en fait le fond. Car l'essentiel de la découverte freudienne--véritable rupture épistémologique--c'est non seulement la mise en évidence d'une dimension insoupçonnée de l'esprit humain, mais également la difficulté--et jusqu'à Freud l'impossibilité--dans laquelle nous nous trouvons d'accepter que cette dimension existe. La radicalité de la psychanalyse, c'est cela, et cela ne va pas de soi.

C'est cette radicalité, je pense, qui incite Freud à tempérer quelque peu le mordant de sa découverte. (Et nous ne serons guère étonnés de constater que lorsque il décrit, un peu plus loin, les tendances et techniques de ce qu'il appelle le moi ce soit une structure de *déni* qu'il choisit.) Aussi bien en 1925 qu'en 1915, ainsi, l'espace que nous pouvons aujourd'hui désigner comme celui de la signification du désir inconscient demeure moins profondément analysé que le reste des mécanismes si brillamment mis en lumière par ailleurs. Reprenons patiemment la démonstration.

Cette hypothèse d'une vraisemblable élision du passage de la pulsion au désir à propos du refoulement et de la formation de symptômes est aisément vérifiée par le reste de ce premier paragraphe de la sixième section *d'Inhibition, symptôme et angoisse* où nous lisons en effet que

Peut-être pouvons-nous aussi concevoir le relief que prennent ces techniques auxiliaires et substitutives comme une preuve que l'exécution du refoulement dans sa forme régulière se heurte à des difficultés. (236)

Une telle déclaration brouille considérablement le tableau au que jusqu'ici nous avons cru comprendre. La "forme régulière" du refoulement, *der regelrechten Verdrängung*, pensions-nous, quelle que soit la nature des forces refoulantes en jeu, c'était ce qui se produisait lorsque la pulsion, dans un premier temps, rencontrait l'impassabilité de la barre ou encore découvrait le caractère irréversible de la perte originelle, et aussi, dans un deuxième temps, lorsque le désir inconscient se voyait menacé de sanctions par le surmoi et devait de ce fait suspendre sa réalisation sous peine de châtement. Aussi, qu'il puisse y avoir des "formes" de refoulement qui n'étaient pas "régulières" pouvait paraître étrange. En un mot, j'étais resté sur cette idée que refoulement et inconscient renvoyaient à une seule et même conception de "l'appareil psychique". Si le concept d'inconscient a un sens, après tout, c'est bien lorsqu'on parle de refoulement qu'il a sa place dans le débat; ce n'est pas un hasard si l'article de 1915 sur l'inconscient est précédé par l'article sur le refoulement, plus court et écrit à peu près à la même date, préambule en vérité à la démonstration essentielle qui s'engage. Une telle conception de l'un et de l'autre était pour moi jusque-là tout à fait en harmonie avec celle d'un registre inconscient qu'illustre bien l'image de étanchéité de la barre: "Ca ne passe pas". Ou plutôt, ça ne passe pas ainsi, un déguisement est nécessaire, un masque, un substitut. La pulsion, ainsi, n'est plus là que pour son énergie; pour se faire entendre, pour passer, elle a besoin d'un signifiant. Au passage, on aura reconnu la structure de l'articulation du désir et du besoin si bien mise en évidence par Lacan.

Il découle de ce qui précède, j'y reviens, que parler d'un refoulement qui se heurterait "à des difficultés" implique une conception en retrait par rapport à la représentation bien plus radicale que nous avons reçue de Freud, en particulier telle que l'illustre sa première topique. Ainsi, décider que le refoulement pourrait parfois ne pas réussir, ce n'est avancer rien d'autre que cette idée qu'une pensée, qu'un sentiment peut échapper à la censure que le concept d'inconscient représente pourtant (censure d'un point de vue purement structurel, sans que la morale y ait au départ quoi que ce soit à voir). On peut se demander en effet si cet inconscient que Freud met ici "en vacance" est encore l'inconscient dont il a pourtant lui-même tracé les contours ou, si on veut, dressé par ailleurs le "portrait", clé de voute en vérité de toute la pensée psychanalytique. Certes, il n'est pas impossible de comprendre que l'instance qui refoule--je parle ici à nouveau d'une structure où chaque agent a sa place--puisse exercer une force plus ou moins grande selon le cas (nous fait

"refouler" avec plus ou moins de force), mais sommes-nous alors encore dans le registre inconscient? Si je viens d'utiliser la notion de structure c'est pour pointer que le modèle psychanalytique originel, modèle freudien s'il en est, ne tient que par la radicalité de la barre que la première topique a dès le départ dressé entre *Cs* et *Ics*. Nous retrouvons ici le vieux débat qui touche à la nature ambiguë du préconscient. (4) Se pourrait-il alors que j'estime que ce fragment du texte que nous examinons à présent n'atténue la rigueur de la barre que pour la seule raison que le refoulement n'y est plus conçu (ou n'y est plus exclusivement conçu) comme un mouvement d'âme inconscient, mouvement qui échappe à la volonté ou à l'intention, et que le schéma du lapsus représente parfaitement? Je le crois. C'est que "où" il y a de l'inconscient il n'y a ni volonté, bonne ou mauvaise, ni décision, mais du vécu tout simplement, acte, geste, sentiment, parole qui, comme dans une fulgurance, échappe au sujet sans qu'il ou elle y puisse quoi que ce soit. Je sais bien qu'il arrive parfois que l'on parvienne à "retenir" une parole ou un geste qui justement allait nous échapper: on ne "le" dit pas, on ne "le" fait pas, et c'était peut-être cela que Freud avait à l'esprit. Mais alors il faut bien le comprendre et le dire: puisqu'a pu *se faire jour* un jugement, une appréciation, un déclic infinitésimal qui en un éclair a indiqué au sujet ce qu'il s'apprêtait à faire ou à dire, l'opération a déjà franchi la barre qui sépare ce qui est conscient de ce qui ne l'est pas; à l'évidence on ne peut plus la situer dans le domaine inconscient. Parvenir à rattraper un lapsus en l'air ou, avant qu'elle n'atteigne le sol, la tasse qui sans cela serait allé se briser en mille morceaux, c'est intervenir "sur information" et c'est être au-dessus de la barre, bref n'être plus "dans" l'obscurité de l'inconscient. Tout cela est au fond à lire dans la définition même du concept: si l'intention ou la volonté entrent en jeu, nous ne sommes plus dans le registre de l'inconscient parce que ce qui caractérise ce registre c'est que le conscient n'y a aucune place, Freud nous l'a bien appris: le "sujet" n'est pas maître chez lui. Parce que la chose est si difficile à entendre, il importe de le redire, au risque de lasser: pour la pensée psychanalytique, ce sujet doit être d'abord posé comme ne sachant pas.

Que la barre est poreuse, cela ne fait pas de doute, on l'a vu, mais ce qui "passe" n'est pas, n'est plus, ce qui était *non* conscient. Ce qui passe n'est, une fois "passé", que représentation, une représentation qui est cependant *toujours à décoder, à analyser*. C'est tout le sens de la découverte de Freud, découverte, on le sait, qu'expriment tout à fait les premières lignes de *L'Interpretation des rêves*: "[...] il existe une technique psychologique permettant d'interpréter les rêves [...]". Si la théorie psychanalytique considère que nous pouvons parvenir à connaître (5) un peu qui nous sommes comme sujets inconscients, c'est-à-dire à comprendre le sens de nos conduites, le sens de nos "investissements", sens qui jusqu'à Freud nous échappait complètement, ce n'est que parce qu'elle implique l'analyse de la dimension symbolique de nos actes, dimension qui ne peut apparaître que dans l'après-coup, cela est bien connu et est finalement fort simple. Aussi est-il facile de voir que dans l'exemple du lapsus que l'on a réussi à garder pour soi ou de celui de la tasse "sauvée" en vol, on est déjà dans l'après-coup (d'un désir inconscient soudain signalé, sens "téléphoné", comme on le dit d'un mouvement deviné en boxe, au judo ou au tennis par exemple) et plus du tout dans le registre inconscient. Faut-il le répéter? Entre conscient et inconscient il n'y a communication que par messages symboliques, messages qui disent la vérité mais une vérité que le sujet ne comprend pas et surtout n'est pas prêt à entendre tant est puissante, dirons-nous, l'inscription qui de lui fait un sujet. Tout ceci, en tout cas, s'accorde parfaitement avec le concept lacanien de "parole" qui renvoie à la structure: d'un côté ce qui n'est pas conscient, donc l'inconscient, de l'autre ce qui signifie mais masque en même temps, soit porte/masque, je l'ai déjà indiqué.

Bref, si l'oeuvre de Freud a un sens, il est essentiel que nous distinguions les deux côtés de la barre, et c'est ce que pour une fois lui-même n'a pas fait: ce refoulement qui s'est heurté "à des difficultés" n'était déjà plus du refoulement, "désir inconscient" a ici été confondu avec ce que j'appellerai souhait, intention, désir au sens ordinaire du mot, qui est désir conscient, envie de... Et c'est vrai que déjà, dans ce "refoulement" qui faillit à la tâche et ne refoulerait pas toujours, on voit pointer le bout du nez d'un moi qui résiste à la radicalité mise en avant ailleurs. S'il y a de l'inconscient là-dedans, ce n'est que dans la résistance à le reconnaître.

Pourtant, comme s'il répondait à l'avance aux objections possibles relatives aux lignes que nous analysons--trois longues phrases consacrées au moi--, ce n'est pas ce que Freud écrit. Ici, pour lui, le moi est actif c'est-à-dire entre autres choses formateur de symptômes. Mais comme l'articulation entre réponse possible à l'interdiction de la barre (je signifie parce qu'on m'interdit) et le contenu, la nature de ce qui est signifié (le désir inconscient particulier de chaque sujet, autrement dit ce que "je" signifie, bref la production de symptômes) n'est pas faite et reste en blanc, nous nous trouvons confrontés à cette contradiction que représente un moi indifféremment conscient ou inconscient, comme je l'ai souligné d'entrée.

Ce qui complique tout, c'est qu'il y a là deux questions différentes ; à les distinguer nous y verrons plus clair et nous parviendrons peut-être à expliquer à toi tient ce statut contradictoire d'un moi à la fois du côté du conscient, un moment, puis quelques lignes plus bas du côté de l'inconscient.

Il y a d'abord, donc, le problème qui concerne une l'efficacité possible du moi (son rôle dans le refoulement, j'en ai déjà beaucoup parlé) et on doit bien conclure qu'il ne peut en rien être tenu pour responsable de quoi que ce soit ici puisqu'il s'agit d'un mouvement non conscient qu'on peut dire mécanique, conséquence de la présence de la barre (ce qui semble bien interdire que l'on parle du refoulement comme le résultat d'une décision peu ou prou consciente), et il y a, ensuite, *problème distinct*, tout ce qui concerne le choix du substitut grâce à quoi le désir se fait jour de l'autre côté de la barre, soit dans la vie concrète de chacun. Là encore, je ne pense pas que le moi puisse être considéré comme ayant une responsabilité quelconque dans le choix des symptômes/signifiants puisqu'à l'évidence la production de symptômes échappe au sujet et appartient au registre inconscient. En effet, si, comme j'espère l'avoir montré, et ce grâce à tout ce que nous avons appris, l'activité du moi dont nous parlons ne se déclenche que sur information, son intervention ne peut être située qu'*au-dessus* de la barre et le cas de figure n'est plus celui d'un sujet qui agit en aveugle et qui ne sait pas. Quelle que soit l'intensité de l'information reçue, le processus décrit--c'est-à-dire la formation de symptômes sur action du moi--appartiendrait au domaine conscient et cela est une impossibilité ; il n'y a ni intention, ni volonté dans la production de symptômes. Faut-il me répéter? Confier ce type de rôle "actif" au moi, c'est lui faire quitter le domaine du conscient où il était placé il y a un instant lorsqu'était considérée son action relative au refoulement.

Il faut bien le dire, cette "défense" du moi complexe et contradictoire nous embarrasse beaucoup, mais il faut comprendre qu'elle n'a été possible que parce qu'entre *Cs* et *Ics* il y a continuité, celle qui va du latent au manifeste, ou de *a* à *b*: au fond toute l'ambiguïté de la démarche de Freud, et son caractère contradictoire même, ne font que refléter la dualité de cet espace de la transformation sans qu'il prenne en compte que cette opération de substitution se faisait dans le registre inconscient.

C'est que le raisonnement de Freud se fonde sur une observation juste. Si nous relisons la première phrase de l'extrait en question, nous voyons que les fameuses "activités du moi formatrices de symptômes" (ce que désormais nous tenons pour inexact) sont considérées par Freud comme "des succédanés du refoulement", *Surrogate der Verdrängung*, et cela est exact, ou presque. Presque seulement, parce que seule une partie de l'observation est correcte: ces "succédanés" ont bien une fonction d'assistance, mais ce n'est pas le refoulement qu'ils épaulent dans sa faiblesse: tout au contraire c'est au désir inconscient, qui justement a été "refoulé", qu'ils offrent leur service. (6) On peut considérer que ce qui passe la barre est une conséquence du refoulement, et même une réponse, instinctive si on veut, à l'interdiction de passage, on l'a vu, mais on ne saurait parler "d'assistance" au refoulement--compris comme je le comprends--dans ses "difficultés". Après "débroussaillage", tout cela devient finalement assez simple: "refoulé", cela veut dire rendu inaccessible à la conscience; la catégorie *inconscient* ne me paraît pas susceptible de variations, l'état psychique dont il est question ne peut être donné comme plus ou moins inaccessible, on m'excusera

de le répéter: c'est sa radicalité qui en fait tout le sens. Si "refoulement " est compris comme appartenant à l'espace, au domaine inconscient--c'est ma position--, le processus ne peut être conçu comme ayant des difficultés et ceci, on l'a vu, conduit logiquement à la conclusion que l'idée d'un recours possible à l'assistance d'un moi actif et bienveillant est dénuée de sens.

La barre, cependant, est poreuse, bon, et quelque chose, à condition de changer de nature, passe. C'est que la pulsion insiste de toute son énergie. Tout ceci--je reprends l'image déjà utilisée--se passe encore "derrière" ou "sous" la barre, de l'autre côté du monde de la conscience, et on ne peut en parler, comme du rêve d'ailleurs, que parce qu'il y a manifestation ou souvenir après coup. Ainsi, l'hypothèse d'une énergie libidinale à la recherche d'une issue, d'une voie de passage afin d'accéder à "l'autre côté"--ce qui n'est pas possible, mais on peut "rêver"-- est plus que recevable. Ensuite--je viens de le redire--pour "passer", mais transformée, il reste à la pulsion à trouver un substitut, c'est Freud qui le dit, et ce substitut ne peut être efficace que s'il est acte de représentation: c'est le désir. Le voit-on? Tout ce mouvement, toujours derrière ou sous la barre, a bien besoin d'assistance dans le choix de ce substitut, mais la nature particulière de ce qui passe la barre, mise en place de "succédanés" et "techniques auxiliaires et substitutives"(236), et pour moi *trajet de ce qui va de la pulsion au désir*, reste encore à définir. (7) Bref, il faut qu'il y ait Autre chose.

D'où l'intérêt des "trous", de la porosité de la barre par quoi cet autre chose parvient à entrer en action, je veux dire se manifeste. C'est de cela, vraisemblablement, que Freud a eu l'intuition sans pour autant aller plus loin ici (et pourtant c'était bien lui, des années plus tôt, qui avait démontré que l'on pouvait interpréter le rêve!).

Sans doute est-ce pour cette raison que son discours même porte comme la marque d'une hésitation quant à la rigueur du raisonnement suivi. Relisons la troisième étape de l'argumentation, qui en représente aussi la conclusion:

Si nous considérons que dans la névrose de contrainte le moi est beaucoup plus le théâtre de la formation de symptôme que dans l'hystérie, que le moi reste opiniâtrement attaché à sa relation à la réalité et à la conscience, et met en oeuvre pour cela tous ses moyens intellectuels, voire même que l'activité de pensée apparaît surinvestie, érotisée, alors ces variations du refoulement viendront peut-être plus à notre portée. (236)

Cette dernière longue phrase du paragraphe semble bien aider le raisonnement à retomber enfin sur ses pieds: nous avons eu 1) l'hypothèse d'une activité du moi dans la formation des symptômes, puis 2) celle d'une faiblesse du refoulement que le moi viendrait "peut-être" corriger, et nous avons enfin 3) cette dernière idée que le moi est surtout--"beaucoup plus"-- le théâtre de la formation de symptôme, (8) ce qui, dit en passant, *en fait essentiellement un lieu*, je veux dire un élément passif de tout le processus, bref le moi comme réceptacle de toutes les opérations conscientes du processus étudié ici, l'individu, en fait, avec armes et bagages, perceptions et sensations, tel qu'on peut le situer dans le monde concret, tout ce qui est contenu dans la peau. La démarche en trois temps donne en tout cas bien l'impression d'une marche à reculons dans laquelle à chaque étape quelque chose de l'argument précédent est abandonné ou mis en doute. Enfin, il faut bien remarquer l'apparition--réapparition?--de la conscience dans la phrase, une conscience à laquelle le moi "reste opiniâtrement attaché", tout comme "à la réalité". Il ne reste ainsi plus grand chose de ces activités inconscientes du moi à propos desquelles le paragraphe avait commencé. Certes, les quelques pages qui suivent vont nous parler de ces activités, le "déli" et "l'isoler", mais il est difficile de considérer ces "techniques" comme autre chose que des activités inconscientes, et puisque le moi n'est qu'une scène, un théâtre, ce ne peut être à cette instance passive que ces techniques appartiennent. Nous sommes donc retournés à cette idée--qui me paraît juste--avancée juste avant la Section VI, de l'inaptitude du moi à intervenir "dans le conflit suraigu entre ça et surmoi"(236). Quel que soit le

souhait de Freud de voir cet agent participer à la formation de symptômes, sa nature, si évidemment consciente, en fait un agent inefficace et absent de la scène symbolique.

C'est d'ailleurs de ce registre, le symbolique, que Freud s'occupe ensuite, dès le deuxième paragraphe de cette sixième section, dressant alors superbement le portrait de deux "techniques": "le rendre non advenu", *das Ungeschehenmachen*, et "l'isoler", *das Isolieren*. Que ces deux tableaux ne sont pas dénués d'une certaine ambiguïté--trace sans doute d'un regret que le moi n'ait aucun rôle dans l'affaire--ne change rien à l'exactitude des descriptions: il s'agit là de toute évidence de deux mouvements psychiques inconscients, c'est-à-dire, faut-il le répéter, qui échappent à la fois à la conscience et à la volonté. La structure de ces deux mouvements si finement décrite est du reste là pour l'attester, c'est celle du déni, tout simplement. L'écriture elle-même, au reste, atteste que nous sommes bien dans le domaine de l'inconscient: on nous parle de "suppressions" "de nature magique" (237), et le lien avec la formation des symptômes n'est pas oublié:

Dans le déroulement ultérieur de la névrose, la tendance à rendre non advenue une expérience vécue traumatique se révèle être souvent un motif de premier rang pour la formation de symptôme. (237)

Refoulement, oubli, tel est l'univers où se déroulent ces opérations; nous ne sommes en aucune manière dans le monde du conscient. Il en est de même pour le second mécanisme, "comportement [...] singulier", lui aussi, qui "nous livre bientôt sa relation au refoulement" (238), et Freud d'ajouter même une précision: "L'effet de cette isolation est alors la même que dans le refoulement avec amnésie." (238)

En fin de compte, l'alternative est simple: ou bien un moi *inconscient*, et ce n'est plus le moi tel qu'on aimerait qu'il soit, c'est-à-dire capable de maîtrise, ou bien un moi *conscient*, mais il n'est plus alors d'aucun secours, ne sert à rien en ce qui concerne le désir inconscient, "inapte", oui, comme Freud l'a tout de même dit. On l'aura compris, être dans les deux "camps" à la fois est une impossibilité, et cette ambiguïté, cette incertitude prive le concept de quelque solidité que ce soit.

Certes, quelque chose que Freud appelle *moi* n'est pas absent de sa démonstration, mais il semble bien que les arguments de la plaidoirie qu'il déploie pour conserver à cet agent un rôle et lui laisser une once de responsabilité face au conflit entre ça et surmoi ne fasse de ce moi--contradictoirement--une force qui n'appartient tout de même plus au domaine conscient. Je le redis, le moi ainsi invoqué ne peut par conséquent pas être cette instance consciente par ailleurs décrite qui, elle, n'a certes pas sa place dans le mouvement de déni où seul le sujet inconscient mène le jeu. Ainsi, écrire que le "moi a normalement un grand travail d'isolation à effectuer pour orienter le cours de la pensée" (238) ou même qu'il est "vigilant" et qu'il "n'a pas le droit de se laisser aller [...]" (239) n'exprime rien d'autre que le souhait que puisse exister une telle instance qui, quand même, conserverait quelque maîtrise de la situation. On sait que les choses ne sont pas ainsi et Freud lui-même n'est pas loin de le reconnaître qui parle enfin d'actions "d'isolation magiques [...]" qui sont naturellement en elles-mêmes inutiles et ont le caractère d'un cérémonial. " (239) *Exit* le moi, il faut bien le dire, malheureusement.

Nous nous consolons en songeant que cette courte sixième section du texte de Freud nous ramène tout de même, dans ses deux derniers paragraphes, à ce qui nous paraît constituer l'essentiel de la pensée psychanalytique. Tout à coup, en effet, comme en un saut de son raisonnement, à la suite de l'analyse du mouvement inconscient qu'est le déni (le rendre non advenu et l'isoler), Freud en vient à considérer "le toucher" et l'interdit qui l'accompagne.

Avec les quatre longs paragraphes précédents, le lien peut ne pas paraître évident entre ce "défense de toucher" et le déni, et pourtant la relation est bien là et va même constituer la justification

première du passage. Le texte vient en effet d'offrir une description précise de deux modalités du déni. Ce ne sont là rien d'autre que des interruptions du déroulement des pensées conscientes, un arrêt dans la chaîne du discours, Freud l'explique du reste brillamment un peu plus bas:

[...] l'isolation est suppression de la possibilité de contact, moyen de soustraire une chose à toute espèce de toucher, et quand le névrosé isole aussi une impression ou une activité par une pause, il nous donne symboliquement à comprendre qu'il ne veut pas laisser les pensées qui s'y rapportent se toucher associativement avec d'autres. (239)

On l'a compris, passer de l'interruption que représente le déni--mise à l'ombre inconsciente du désir en somme--à l'interdiction de toucher est par conséquent tout à fait logique: suspension dans l'association des idées, suspension de l'acte envisagé. Non seulement il n'y a pas de saut dans le raisonnement, mais le passage d'un interdit à l'autre est parfaitement cohérent. Nous sommes toujours dans la "coupure" originale et plus exactement dans la séparation et la perte.

[...] le toucher, le contact corporel, est le but premier de l'investissement d'objet, aussi bien agressif que tendre. L'Eros veut le toucher car il aspire à l'union, à la *suppression des frontières spatiales* entre moi et objet aimé. (239, je souligne)

Nous avons donc retrouvé la barre; non plus seulement celle d'un petit dessin qui illustre la structure de la perte et de la représentation, mais celle de la séparation dans la chair elle-même, celle qui fait de l'être humain à sa naissance un être séparé et seul. Freud, c'est vrai, ne va pas si vite et se contente de parler de la satisfaction érotique:

Toucher un femme est devenu dans l'usage de la langue un euphémisme pour son utilisation comme objet sexuel. Ne pas toucher le membre est l'énoncé de l'interdiction de la satisfaction auto-érotique. (239)(9)

L'essentiel cependant, le fondamental, n'est pas oublié et une rapide allusion au complexe d'Oedipe nous renvoie à la triangulation désormais bien connue: sujet/barre/objet. La Section VI trouve enfin sa raison d'être, peut-être inconsciente au départ, et c'est bien entendu l'idée de castration, comprise au sens large: atteinte à notre intégrité, incomplétude. (10) Notre recherche relative à l'angoisse peut continuer.

*

En définitive, toute la réflexion de Freud concernait la nature de l'espace qu'il a découvert entre ça et surmoi.(11) Comme on l'a vu plus haut dans le second modèle, Il cherchait à conceptualiser ce qui liait la pulsion (a) et sa représentation (b) c'est-à-dire, précisément, les conditions de production de cette représentation.

|
|
: -----> (b)
: |
(a) -----> |
|

Mais son désir de voir quelque chose de ce qui est inconscient en nous enfin maîtrisé l'a incité à placer dans cet espace un agent aux pouvoirs tout à fait "imaginaires", c'est-à-dire à faire l'impasse (en tout cas plus qu'il n'aurait fallu) sur ce qu'il en est de nos déterminations. Il a nommé cet espace *das Ich* et en a fait un lieu (ambigu) de maîtrise, en contradiction, il semble bien, avec tout ce qu'il a mis en place auparavant et ce principe, surtout, sur quoi repose le concept d'inconscient, à savoir que le sujet ne saurait avoir un droit de regard sur ce qui n'est pas conscient en lui (sinon--et de toute façon dans l'après-coup--par l'analyse des manifestations produites par ce qui est in-conscient). Une telle intervention, ce droit ce regard, une telle connaissance spontanée, la possibilité d'un tel contrôle, d'une telle maîtrise, se jouerait de la barre et suppose un moi qui se situerait des deux côtés de celle-ci, ce qui contredit le principe qui fonde toute la pensée psychanalytique, à savoir l'opposition radicale du conscient et de l'inconscient. Naturellement, l'espace en question existe; il a au reste été conceptualisé par Freud lui-même lorsqu'il a parlé du mouvement de "substitution" en quoi consiste la représentation du désir inconscient; simplement, dans la tentative pour en faire l'espace d'un moi à vrai dire hybride et donc impossible, cet espace, jusqu'à Lacan, est resté en blanc. Il est l'espace de la signification, par quoi seulement notre désir inconscient, dans l'après-coup, je le répète, peut être quelque peu approché, connu et par conséquent pris en compte par le sujet, notamment par ou dans l'analyse du transfert. (12)

NOTES

1. En fait, on voit bien ici qu'il y a confusion et que le rôle d'un moi qui refoule n'est rien d'autre que ce que nous appelons la "barre".

2. Je parle de l'*évitement*, mais ce dernier est tout à fait hallucinatoire, symbolique, disons, puisque par définition il n'y pas de possibilité réelle de passer de l'autre côté de la barre.

2. Faudrait-il écrire "paraît le fonder" plutôt que "le fonde", puisque la radicalité dont je parle est tout de même mise en doute par tout ce qui touche au préconscient introduit dans ses textes par Freud? C'est tout l'enjeu de la démonstration qu'on trouvera dans les deux articles déjà mentionnés, "Relire Freud: L'inconscient", *Gradyva*, Volume VIII, Numéro 2, Automne 2005 et "Freud on 'Repression' and on 'the Unconscious' ", *Literature and Psychoanalysis*, ISPA, Lisbonne, 2005, 79-90.

3. Libido ou désir, envie de vivre, tout simplement.

4. Débat, il faut bien le dire, qui rejoint celui sur la nature du moi. On s'en souvient peut-être, dans l'édition de 1915, la première, il n'y a que "Cs", alors que dans les éditions suivantes Freud a ajouté, mais entre parenthèses, "(Pcs)", et cela peut se lire, je pense, comme le signe des hésitations de l'auteur.

A propos de l'"espace" ménagé au moi--aussi bien qu'au préconscient--, on notera cette remarque de Freud, page 259 : "Selon notre façon de voir, les relations entre angoisse et symptôme se révèlent moins étroites qu'il n'avait été admis, conséquence de ce fait que nous avons *intercalé* entre les deux le facteur de la situation de danger." [*die Folge davon, dass wir zwischen beide das Moment des Gefahrsituation eingeschoben haben.*] (J'ai souligné *eingeschoben* / intercalé.)

5. Ce "connaître " est-il trop fort, trop optimiste? Est-ce que j'oublierais la barre ici? Il faut préciser

donc: bien entendu que ce connaître-là n'a d'autre statut que d'hypothèse, mais c'est une hypothèse qui peut aisément trouver sa vérification dans le changement qui, si elle est juste, se produit dans nos vies. On l'aura compris, le transfert--et c'est un peu, au fond, l'analyse de nos amours--fait partie de ce qu'il y a en connaître en nous. Et je n'oublie pas non plus l'"asymptotique", dont je parle si souvent: c'est là qu'entrent en jeu les deuils que nous avons à faire.

6. Je simplifie pour ne pas trop alourdir; d'une plus grande précision serait: "c'est à la pulsion, qui vient d'être refoulée, qu'ils offrent leur service et qui devient alors, par passage, le désir inconscient".

7. C'est tout simplement ce que Freud ne dit pas dans le texte que nous analysons et que Lacan esquissera: les conditions de production de la "parole", du symbolique. Nous voilà revenus au problème posé par la genèse du symptôme.

8. Ce n'est pas exact; Freud n'a pas simplement écrit que le moi était "beaucoup plus le théâtre...", mais: "Si nous considérons que dans la névrose de contrainte le moi est beaucoup plus le théâtre [...] *que dans l'hystérie* [...]". Mais nous avons remarqué que cette distinction entre les deux névroses ne les empêchait pas d'avoir la même structure, et qu'au fond la distinction était de peu d'intérêt. C'est un peu comme si Freud s'était servi--alibi--de cette distinction pour tout de même placer cette idée, ces mots: "plus le théâtre". Pour moi, ce qui importe, c'est qu'il ait dit, enfin écrit: "beaucoup plus le théâtre que" et introduit "théâtre", scène, dans le débat.

9. Aujourd'hui nous ne nous contenterions pas de parler seulement du "membre" et introduirions (!) les deux sexes dans le tableau, l'expression "se toucher" vaut après tout pour tous. Quant au mot "utilise", s'il gêne, disons nous que dans la solitude de l'être tout le monde "utilise" tout le monde puisque il n'y a pas de rapport sexuel et qu'on est toujours séparé.

10. Formulé ainsi, nous n'avons plus à nous soucier des scrupules de Freud qui s'interroge sur la relation à la castration du sexe féminin.

11. Je préférerais qu'aujourd'hui nous disions "entre le sujet et la barre", puisqu'on peut maintenant situer le désir juste après la pulsion.

12. Que se pose la question d'une "vigilance", cela ne fait pas de doute et c'est même sur quoi repose une psychanalyse, mais pas n'importe quelle vigilance: d'abord, on ne saurait quitter le domaine du relatif et de l'hypothétique, ensuite, ne pas voir que cette vigilance ne peut dépendre d'un acte de volonté c'est faire preuve de naïveté et s'apprêter à tomber dans le piège que ce qui est inconscient est toujours prêt à nous tendre; la seule bonne question est celle qui porte sur notre désir de "ne pas trouver". Non seulement on ne peut pas savoir *avant*, mais en plus on ne désire pas savoir. Heureusement qu'en nous fiant à la règle du qui perd gagne nous avons une chance de ne pas perdre, je veux dire de ne pas nous détruire.

De ce qui précède il s'ensuit que certaines notions avancées avant 1925, telles que l'idée de "défense" ou encore celle de "contre-investissement" devront être retravaillées, voire redéfinies, si nous voulons leur trouver une place dans le modèle que les intuitions de Freud nous permettent aujourd'hui de construire. (Dès 1915, ainsi, parlant de ce qu'il appelle le "contre-investissement" et que je lis aujourd'hui comme le trajet qui va de *a* (l'objet idéal) à *b* (le substitut), Freud écrit:

La représentation de substitut joue, dès lors, pour le système Cs, le rôle d'un contre-investissement *en l'assurant contre* l'émergence dans le Cs de la représentation refoulée; (Vol. XIII, 221; *je souligne*)

La description du mouvement en question est tout à fait claire et le schéma est juste; les forces en présence s'exercent bien comme il est dit; mais nous en savons davantage sur la nature de ce mouvement de l'âme et pouvons à présent en expliquer l'origine: en aucune façon il ne s'agit d'une "mécanique" autonome, de forces qui "fonctionneraient" toutes seules. C'est ici que nous pouvons avancer que la traduction française de *das Ich* par "le moi"--qui ne me plaît guère--pointe tout de même bien le décalage qu'il y a chez Freud entre le "je" à la première personne qui est ce que renvoie le miroir, soit le sujet cartésien--"C'est moi que je vois (voit)"--, et le sujet à la troisième personne, soit le sujet freudien barré et inconscient.

A propos " du moi comme palimpseste d'identifications successives", Jacques Millet me rappelle la phrase de Lacan relative au moi dans le Livre II du *Séminaire* (1954-1955, éd.1978): "Car, enfin, si l'ego est cette succession d'émergences, de formes, si cette double face de bien et de mal, de réalisations et de modes d'irréalisation en constitue le type, on voit mal ce que vient faire là-dedans ce que dit Freud en mille, deux mille endroits de ses écrits, que le moi est la somme des identifications du sujet, avec tout ce que cela peut comporter de radicalement contingent. Si vous me permettez de l'imaginer, le moi est comme la superposition des différents manteaux empruntés à ce que j'appellerais le bric-à-brac de son magasin d'accessoires." (p.186-187)

Une lecture attentive de *Le Moi et le ça* (qui est de 1922 et donc précédait de trois années le texte que nous venons d'étudier) nous aurait-elle autant éclairés sur ce qu'il en est des ambiguïtés, et même des faiblesses, du moi comme concept? C'est une question, et il est vrai qu'on trouve dans les quatre dernières pages de *Le Moi et le ça* bien des arguments en ce sens déjà qu'*Inhibition, symptôme et anxiété* ne fera que renforcer. Il semble toutefois que l'introduction de la pulsion de mort dans le débat de 1922 ne le complique quelque peu. Et il m'a semblé, aussi, que dans ce texte la réflexion portait davantage sur le surmoi et sur le ça que sur le moi proprement dit comme troisième élément de la structure à trois que constitue la seconde topique. Plutôt que d'un concept, j'ai eu l'impression qu'avec le moi on me parlait--de façon convaincante, il est vrai--d'un individu, d'une personne dans sa relation à la réalité. Ce portrait d'un être conscient est juste, je trouve, et devrait nous dispenser d'un concept encombrant au statut tout de même bien indéfini. Qu'on relise la page 298, volume XVI, par exemple: il semble bien s'agir là tout simplement d'une personne, lieu de perceptions, "monarque constitutionnel" (soit sans réel pouvoir), en proie à bien des *illusions*, tout comme l'être conscient que nous sommes qui "aspire" à soumettre "le monde extérieur" sans toutefois y parvenir exactement comme il le souhaiterait (c'est la barre) et par conséquent "remodèle les objets d'investissement du ça" (soit met en place le trajet de *a* à *b*, c'est à dire symbolise).

Tout comme pour le texte de 1925, ainsi, nous pouvons retirer de ces lignes une certitude quant à la nature du moi, concept faible. Car une chose est certaine et il est au moins défini comme le « théâtre », la scène, le lieu d'un ressenti, de l'éprouvé; la remarque est on ne peut plus claire : il s'agit bien dans le modèle freudien de l'*espace* par quoi on peut mentalement situer ce qui se passe en nous lorsque nous éprouvons peurs et angoisse, la production de ces peurs et angoisses devant être attribuée à un Autre cause.